

Aux premières lignes

Jason Béliveau, Jérôme Delgado, Maxime Labrecque and Jérôme Michaud

Number 323, July 2020

Quel après pour le cinéma?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Béliveau, J., Delgado, J., Labrecque, M. & Michaud, J. (2020). Aux premières lignes. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 6–9.

Aux premières lignes

ENTREVUES MENÉES PAR JASON BÉLIVEAU, JÉRÔME DELGADO,
MAXIME LABRECQUE ET JÉRÔME MICHAUD

L'équipe de Séquences pourrait spéculer infiniment sur les impacts à moyen et à long terme de la pandémie de COVID-19 sur le milieu cinématographique québécois, mais nous tenions à donner la parole à une partie des acteurs directement touchés, aux directrices et directeurs de festivals, aux boîtes de distribution et aux cinéastes. Tour d'horizon en 15 interventions d'une industrie en suspens, contrainte à se redéfinir.

FESTIVALS

MARIE-ELAINE RIOU, DIRECTRICE
GÉNÉRALE DU FESTIVAL REGARD

L'annulation du festival a créé une onde de choc. On avait déjà pris des mesures sanitaires mais la Berlinale, deux semaines auparavant, avait eu lieu alors que la situation était pire en Europe. On était relativement optimistes. L'ouverture a eu lieu le mercredi, mais le lendemain le premier ministre annonçait les mesures de confinement. Habituellement, on gère quelques imprévus et plusieurs présentations de films alors que là, on a dû gérer un gros imprévu et peu de présentations de films. L'équipe a vraiment été soudée et professionnelle dans les circonstances et tant la communauté que la plupart des partenaires ont été solidaires. Notre saine gestion évite que le festival soit en péril, malgré les dépenses supplémentaires et les remboursements des passeports.

J'ai l'impression que les festivaliers seront au rendez-vous pour la 25^e l'an prochain. On a quand même diffusé des trucs *live* sur Facebook le 22 avril et on prépare d'autres surprises. On se demande cependant sur quels critères on sera jugés. Normalement, c'est le nombre de spectateurs, mais en ligne, est-ce que ça sera le nombre de vues? Est-ce que les bailleurs de fonds seront plus flexibles? Je ne souhaite pas que Regard soit uniquement en ligne, car les rassemblements sont dans son ADN. Mais j'ai appris qu'il n'y a rien d'acquis, et peut-être que la crise veut dire qu'il faudra se réinventer.

PHILIPPE U. DEL DRAGO, DIRECTEUR GÉNÉRAL
DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

La décision de faire notre 38^e édition entièrement en ligne s'est prise très rapidement. On avait la possibilité technologique de le faire et il fallait que la communauté nous suive. La plupart des cinéastes ont embarqué très vite, donc on a pu présenter 75% de notre programmation originale en ligne. Pour moi, c'était quelque chose qu'on devait absolument faire. On a aussi décidé de monétiser les visionnements afin de pouvoir conserver les emplois. Pour la suite, on fait face à plusieurs questions. Un festival consiste à mettre en contact des artistes et des réalisateurs avec le public, et je crois encore qu'un

festival en salle est la meilleure façon de faire. C'est avec les relations humaines qu'on s'enrichit; les rencontres sur Zoom ont leurs limites, mais en même temps, on évite les contraintes géographiques ou d'horaire.

Le public apprend très rapidement de la situation actuelle. Si on offre tout gratuitement en ligne, est-ce que ce même public voudra payer et se déplacer pour aller voir un spectacle en salle dans un an? Qu'est-ce qu'on construit et qu'est-ce qu'on veut préserver pour l'avenir? Quel message envoie-t-on aux plus jeunes? Que la culture c'est ludique, rapide et toujours accessible gratuitement sur ton écran de cellulaire? Les comportements de consommation des spectateurs et la fréquentation culturelle sont en train de changer et il faut y réfléchir à long terme. Quel monde est-on en train de construire?

CAMILLE PERRY, COORDONNATRICE
GÉNÉRALE DU FESTIVAL DE CINÉMA
DOCUMENTAIRE DE GASPÉSIE VUES SUR MER

Les mesures ont été annoncées au moment où on allait sortir notre programmation. On était donc prêts, les billets d'avion des invités étaient achetés, les hôtels réservés. Les premiers jours ont été infernaux. Il fallait agir rapidement, mais rien n'était clair. Aurait-on pu limiter nos projections à moins de 250 personnes? On se doutait bien qu'on ne pouvait pas aller de l'avant en ne se souciant de rien. Au lieu de cela, on a lancé des initiatives de diffusion en ligne, en collaboration avec le Festival Plein(s) Écran(s) et La fabrique culturelle, ce qui nous a permis de remplir notre mission cette année. Mais en même temps, j'ignore si les gens de la Gaspésie et ceux plus âgés, qui constituent le cœur de notre public, ont été atteints par cette offre en ligne. Nous sommes dépendants de nos partenaires financiers. Quand va-t-on pouvoir renouveler nos partenariats avec eux?

Je me demande si les subventionnaires vont continuer de nous soutenir, s'il va rester de l'argent pour la diffusion, surtout pour celle en région et dans les circuits alternatifs des ciné-clubs, alors que le milieu de la production est aussi en crise. J'essaie de demeurer optimiste, mais j'ignore combien de temps nous pourrions tenir dans ce *no man's land*.

IAN GAILER, DIRECTEUR DU FESTIVAL DE
CINÉMA DE LA VILLE DE QUÉBEC

Nous étions au Festival Regard lorsque celui-ci a été annulé. Notre équipe s'est immédiatement retrouvée devant les conséquences directes de la crise. Après une longue réflexion, j'ai développé un projet de ciné-parc pour l'été, en me disant qu'il fallait faire un trait sur l'ancien monde. Le déconfinement allait être un lent processus et je voulais entretemps proposer un projet rassembleur.

On sera parmi les premiers en septembre dans une période de déconfinement quasi complète. Mais une édition « normale » m'apparaît de moins en moins probable, et ce, pour une raison très simple : le tiers de notre clientèle est âgé de plus de 60 ans. En plus, avec les mesures de distanciation imposées, une salle de 1 000 personnes ne peut accueillir que 400 personnes maximum. Ces raisons nous forcent à envisager une édition 100% en ligne. Est-ce qu'on peut le faire ? Est-ce que ce sera pertinent dans quelques mois ? On l'ignore. Chaque suggestion a son revers de la médaille, mais travailler, c'est la santé. Il faut avoir des projets, sinon on devient fous !

Certains festivals ont une portée nationale, même internationale, je pense à Fantasia à Montréal, mais le premier impact est toujours local et régional. C'est étrange, mais la crise permettra peut-être de décloisonner le cinéma pour les régions, ce que j'accueille d'un très bon œil. En ce moment, il n'y a rien qui ne tienne. C'est un bon moment pour revoir les modèles.

DANNY LENNON, DIRECTEUR DE PRENDS ÇA COURT

Mes activités ? À part Prends ça court, tout est sur pause. C'est du cas par cas, mais pour certains projets dans des festivals, je ne crois pas qu'on me revienne. Je suis passé à autre chose. Mais côté programmation en ligne, c'est de la folie. J'offre des services pour les Netflix de ce monde. Mais oui, j'ai arrêté plein de choses. Ça me permet de me remettre de mon *jet lag* éternel. Je suis un optimiste et, à vrai dire, j'aime ce moment. Il était difficile de changer les choses, là c'est le bon temps pour le faire, réfléchir à ce qu'on peut faire de différent. On peut se permettre de tout regarder, de repenser les institutions... On sait que les salles attireraient déjà moins de gens. Ça peut servir à réfléchir à ça. Des idées, *bring them on...*

LIEUX DE DIFFUSION

MARIO FORTIN, PRÉSIDENT DE DIRECTION ET DIRECTEUR GÉNÉRAL DES CINÉMAS BEAUBIEN, DU PARC ET DU MUSÉE

Pour nos trois cinémas et les autres salles indépendantes de la métropole, la Ville de Montréal échafaude un plan d'aide. On est contents de voir qu'il y a une volonté politique de ce côté. Au niveau provincial, la SODEC travaille énormément fort pour essayer de planifier la suite des choses.

En temps normal, la moyenne du taux d'occupation des salles de cinéma varie beaucoup d'un cinéma à l'autre, mais elle est pour la plupart des cinémas entre 10% et 20%. Plus près de 5% le lundi après-midi, alors que c'est plein à 100% le samedi soir. À la réouverture, avec les mesures de distanciation, le problème se reportera sur les périodes achalandées comme celles du samedi soir. Il faudra que les gens modifient leurs habitudes de consommation et viennent au cinéma à des moments moins achalandés, comme le lundi après-midi. Sur l'ensemble des sept jours, il y aura assurément une diminution de la fréquentation.

On a une situation financière qui nous permet d'absorber le coup/coût. L'impact se fera sentir sur les travaux de rénovation qui étaient prévus cette année. L'argent qu'on avait mis de côté pour effectuer ces travaux servira à étirer le temps jusqu'à la réouverture. Plus la réouverture tardera, plus notre bas de laine fondra, mais on va être là. On va être là en force, mais peut-être qu'il va falloir endurer les bancs dans la salle 2 du Beaubien un an de plus.

AUDE RENAUD-LORRAIN, DIRECTRICE PAR INTÉRIM DU CINÉMA MODERNE

On a commencé le projet de cinéma en ligne suite à l'initiative de distributeurs qui nous ont contactés. Ils s'engageaient à partager les revenus avec un bon pourcentage pour aider les cinémas indépendants. On a testé ça et ça a super bien été. On a vraiment embarqué à plein régime et on s'est mis à contacter plein de distributeurs, même de l'international, et à faire une sélection. Certains de ces films, on les avait déjà présentés et on avait dû les retirer rapidement de l'affiche à cause de la pandémie ou de la rotation des films. Pour les autres, le monopole des grosses salles nous avait empêchés d'en acquérir certains, puis il y a des nouveautés où le distributeur et le réalisateur sont d'accord pour faire une sortie en ligne.

On sera grandement affectés et c'est pour ça qu'on le dit aux instances gouvernementales. On ne va jamais pouvoir recommencer à être actifs sans aide. On est à plus de 60% de taux d'occupation pour nos projections. Ça veut dire qu'il y a presque toujours plus de 15 personnes dans la salle. Si on a un maximum imposé de 15 personnes pour respecter les deux mètres, on sera certainement désavantagés. La petitesse du Cinéma Moderne va constituer un défi. On s'attend à un retour très progressif, donc financièrement, ce sera difficile. La quantité de travail sera la même, mais avec beaucoup moins de spectateurs dans la salle.

MARCEL JEAN, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE

On reste actifs afin de favoriser le visionnement et la connaissance du cinéma québécois. C'est quelque chose qui a pris plus de place dans nos activités. On poursuit les écrits Wikipédia sur le cinéma québécois, on a fait les pages sur Fernand Dansereau, Sylvie Van Brabant, le documentaire *Soleils noirs*, de Julien Élie. On met en ligne des films déjà numérisés. On travaille sur un nouveau site web, qui sera prêt en septembre. On monte des dossiers de candidatures pour des prix importants. C'est du travail qu'on n'a pas le temps de faire habituellement. Ce qui est mis à mal, ce sont les résidences d'artistes. On accueille depuis trois ans des cinéastes d'animation, mais on a annulé la résidence de l'automne. Il y a trop d'incertitudes. On a aussi ralenti la numérisation et la restauration de films, puisqu'on a fermé les laboratoires et les réserves.

La grosse partie de nos revenus autonomes provient des propriétés de la Cinémathèque louées à l'INIS et à l'UQAM, qui continuent de payer pendant la crise. C'est là qu'on voit que le fait d'être propriétaire est intéressant. On est aussi chanceux que les festivals qu'on accueille sont passés. Si ça ne reprend pas cet automne, ce

sera autre chose. Il y a énormément d'incertitudes, mais la Cinéma-thèque ne repose pas sur un modèle économique commun. Réduire la capacité de notre salle de 150 places à 30 places n'est pas idéal, mais c'est gérable. On pourrait présenter un Godard trois fois dans la même journée, plutôt qu'une seule fois, et on aura presque autant de gens. Mais pour y arriver, il faut qu'un distributeur qui demande 300 \$ pour une projection accepte ce montant pour trois projections. Il faut un nouveau modèle, mais on peut vivre.

Il y aura toujours du public pour voir du cinéma. Quand je pense que *Taxi Driver* et *My Own Private Idaho*, des films disponibles partout, ont fait salle comble, avec un public majoritairement très jeune, je me dis que les gens sont conscients de ce que ça veut dire voir un film en salle. Les gens ne sont pas idiots, ils savent ce qu'est le cinéma, ce qu'est une expérience cinématographique. Je suis plus inquiet pour un film comme *Trolls World Tour*, qui fait plus d'argent en ligne qu'il en aurait fait en salle. Pour ce cinéma de consommation courante, je suis loin de croire que l'expérience reviendra.

PRODUCTION ET DISTRIBUTION

—
MYRIAM ACHARD, CHEF, PARTENARIATS
NOUVEAUX MÉDIAS ET RELATIONS PUBLIQUES
AU CENTRE PHI

Notre raison d'être est d'accueillir des gens dans nos locaux, qui viennent voir des expositions, assister à des concerts, des projections de films et des conférences. On s'est donc dit qu'il fallait tout de suite trouver des moyens pour continuer de parler à la communauté. Si le public ne peut pas venir chez nous, comment peut-on aller vers lui? Le dernier projet à naître de ce questionnement est «VR to go», qui est un service de location de casques de réalité virtuelle. Deux heures après l'annonce du projet, les premières plages horaires étaient remplies! Il y a 75 casques Oculus Go en circulation sur l'île de Montréal en ce moment, comprenant dix œuvres que j'ai choisies. Un livreur à vélo les apporte chez les gens qui les gardent pour environ 48 heures, puis les casques sont nettoyés aux rayons UV. Ce projet s'ajoute à d'autres initiatives comme notre site «Empreintes vivantes», qui comprend notamment le projet «Minute par minute» et «Lignes parallèles», qui est une résidence artistique virtuelle.

En même temps, on travaille sur l'exposition qui sera présentée au Centre Phi quand nos locaux ouvriront à nouveau. On ne connaît pas la date d'ouverture, mais on veut être prêts à offrir quelque chose au public le moment venu. Et comme on voit l'engouement du «VR to go», on souhaite aussi le poursuivre au-delà du confinement. Il y a donc des choses qui sont nées de cette crise et qui se poursuivront.

ÉLISE LABBÉ, CHEF FESTIVALS
ET DÉVELOPPEMENT D'AUDITOIRE,
OFFICE NATIONAL DU FILM

La pandémie nous a affectés dès le premier jour, avec des films sélectionnés au Festival Regard, au FIFA, puis aux Hot Docs. Chaque festival a réagi de manière différente, la plupart

en proposant des versions numériques. Au CPH:DOX, au Danemark, ils ont décidé d'offrir la version numérique qu'aux Danois. Il fallait évaluer l'impact pour chacun des films, si ça avait du sens d'accepter de participer ou pas. On a dit oui, on a dit non, parfois on a imposé des conditions, par exemple que le visionnement en ligne ne soit pas accessible à plus de 500 spectateurs, pour ne pas brûler sa sortie.

Nos projets en production et en postproduction sont retardés. C'est partie remise. Quand tout ça sera terminé, on veut prendre le temps de finaliser nos œuvres, de les finir dans des conditions idéales. C'est fascinant de voir comment ça évolue, ça nous force à nous réinventer. On produit des œuvres pour les voir sur grand écran. La diffusion sur des plateformes permet aux œuvres d'exister, mais ça ne remplace pas l'expérience de la salle, l'expérience de la communauté. Les fenêtres de diffusion vont changer, les salles se réajusteront, mais l'expérience de la salle va demeurer. On continuera à vivre avec d'autres, à aller au cinéma. Concernant les premières et les exclusivités, il est possible que les festivals assouplissent leurs règles, que la manière de percevoir ce vocabulaire change. Les festivals seront peut-être plus inclusifs, moins protectionnistes, moins territoriaux. Mais il est clair qu'on a besoin des festivals.

SÉBASTIEN MERCKLING, DIRECTEUR
DE LA DISTRIBUTION DE SPIRA

Notre coopérative a la chance d'être subventionnée au fonctionnement, nous sommes donc pour l'instant à l'abri. On n'avait aucune sortie en salle prévue à court et à moyen terme au début de la crise, mais pour certains films déjà sortis, on comptait sur la tournée des ciné-clubs en région, qui ne sont plus en activité. Au sujet des courts métrages, la situation est tout aussi difficile. Est-ce qu'un film sélectionné au Festival Regard, mais qui n'a pu être peut se voir refuser pour cette raison une sélection dans un autre festival? Pour les courts maintenant prêts à commencer leur parcours, les distributeurs et producteurs hésitent, se demandent s'il serait préférable d'attendre à l'automne, alors qu'une reprise des activités n'est pas assurée. Et l'arrêt des tournages complique l'anticipation. Avec une diminution des projets déposés à prévoir, faudra-t-il accepter de distribuer des œuvres de moins bonne qualité? Chaque jour les stratégies de la veille sont remises en question.

Mais il y a du positif, comme la création de ce portail de diffusion centralisé, aimetoncinema.ca, initié par le Regroupement des distributeurs indépendants de films du Québec. Et dans l'attente d'un retour à la normale, nous accueillons tout ce qui donne une valeur ajoutée à cette forme de diffusion. Il faut aller dans cette direction, en présentant par exemple un film en direct sur Facebook et en proposant ensuite une discussion avec ses artisans.

FRANCIS OUELLETTE, DIRECTEUR
GÉNÉRAL DE FUNFILM DISTRIBUTION

Si on parle de l'exploitation cinématographique des salles de cinéma, les distributeurs plus musclés, ceux qui ont de nombreux films, vont être aux premières lignes quand tout ça va débloquer.

Les distributeurs de cinéma plus pointus, de films indépendants, de films internationaux par exemple, savent très bien que leurs sorties vont être remises aux calendes grecques parce qu'ils ne sont pas favorisés dans les sorties en salle. C'est pour ça que plusieurs distributeurs indépendants québécois ont proposé très rapidement de la vidéo sur demande, parce qu'ils savaient que leurs films n'auraient probablement jamais d'exploitation en salle, ou sinon que ça irait à l'année prochaine. Il y a dans des ententes contractuelles des clauses précises qui font que pour certains films qui sont des acquisitions, on n'a pas le droit de les exploiter à une période très reculée.

Dans le contexte actuel, il y a plein de distributeurs qui ne feront plus certains types d'acquisitions, parce que sur un échiquier d'un an et demi à deux ans, il n'y a pas de positionnement pour un certain type de cinéma. J'imagine mal quelqu'un essayer de faire une exploitation actuelle de films qui n'ont généralement qu'une avalisation festivalière. Un film comme *Viendra le feu*, d'Oliver Laxe, qu'on avait acheté à l'époque, aujourd'hui, on ne l'achèterait assurément pas. On n'aurait pas les reins assez solides pour faire l'acquisition de ce film-là et le sortir maintenant. Il est très pointu dans sa proposition esthétique, donc il attirera un public très restreint qui ne sera peut-être pas au rendez-vous.

CINÉASTES

RENÉE BEAULIEU, SCÉNARISTE,
RÉALISATRICE, PROFESSEURE À
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, DIRECTRICE
DU PROGRAMME D'ÉCRITURE À L'INIS

J'avais un court métrage en compétition au Festival Regard (*1805 A rue des Papillons*), qui a été annulé à la dernière minute. Il a quand même été vu par le jury. Comme il n'a pas eu de diffusion publique, il a pu être considéré pour la prochaine édition du Festival international du film de Toronto, alors qu'en temps normal, il n'aurait pas dû, parce il aurait déjà été sorti. Mon long métrage *Nuit*, avec Rosalie Bonenfant et Roy Dupuis, doit sortir cet automne. On termine actuellement le montage, et je le proposerai à Toronto. Mais je n'ai pas confiance : je ne crois pas que le festival aura lieu. On s'adaptera, selon la situation. C'est plus triste pour *1805 A rue des Papillons*. Comme il a été à Regard, il sera rapidement coté 2020 et risque de passer sous le radar. Il pourrait être vu dans des festivals en ligne, mais je ne l'accompagnerai pas, peut-être seulement au Rendez-vous Québec cinéma. Sa carrière sera bizarre, il a franchement écopé.

Cette pandémie laissera des cicatrices, mais à long terme, elle rentrera dans les normes, comme tous les événements. Sur les tournages, on ne changera pas la façon de faire. C'est pour ça que je dis que ça rentrera dans la norme. On n'arrêtera pas de tourner, on a envie de se parler, de raconter des histoires, de se toucher. Les contacts, c'est essentiel. Mais comme professeure, je suis dans l'ombre. L'Université de Montréal a déjà décidé de

faire la session d'automne en télétravail. On peut faire écrire les étudiants, mais comment faire des tournages ? Ils tournent sans grands moyens, souvent à 15 dans un appartement. Pour un programme de cinéma, c'est compliqué.

MYRIAM VERREAULT, CINÉASTE

La pandémie est survenue en plein milieu du parcours en festival de *Kuessipan*, qui a commencé en septembre passé. On n'est pas si mal pris parce que le film a quand même été sélectionné dans des festivals à l'automne dernier et son parcours a été assez remarqué : on a reçu beaucoup de prix, donc les médias en ont parlé. J'ai l'impression que, dans l'ensemble, son rayonnement n'a pas été perdu. Encore beaucoup de festivals le prennent.

Mais en l'espace de 48 heures, mon calendrier s'est défilé. On s'en allait en Belgique, à Aubagne, alors que la plupart des festivals ont été transférés en ligne. En Europe, j'ai l'impression que les œuvres présentées dans les festivals en ligne, même s'ils sont géolocalisés, ont fini par avoir plus de visionnements que si elles avaient été présentées en salle. Je préfère que les gens voient le film en salle que sur un ordinateur, mais c'est mieux que rien.

J'ai un projet d'adaptation d'une pièce de théâtre, une critique sociale du Québec. Avant la pandémie, ça décrivait bien le Québec d'aujourd'hui. Quand la pandémie est arrivée, ça m'a gelé. La réalité me paraissait tellement plus fascinante, *weird* et cinématographique que ce que j'étais en train d'écrire. J'ai toujours fait des trucs très réalistes, mais là j'ai le goût d'aller dans quelque chose de vraiment éclaté. Peut-être aussi que la pandémie nous ramène à notre mortalité et c'est comme si l'élan nous poussait à créer sans censure et sans contrainte.

ALEXA-JEANNE DUBÉ,
RÉALISATRICE ET COMÉDIENNE

Ce qui a le plus bousculé mes plans est l'annulation des tournages. Je devais tourner *Fantômes*, mon prochain court métrage, en mai. D'autant plus qu'on tourne avec des personnes âgées, on a dû reporter. Un plateau de tournage, c'est une résolution de problèmes constante et tout le monde s'entraide, mais si on est en mode « moi je ne peux pas toucher à ce trépied-là », cette attitude va contre l'instinct du projet. Je ne vois pas comment ça va être réalisable sur le moyen terme. En tant que comédienne, ça m'affecte aussi car les tournages ont été reportés. On ne va pas non plus commencer à jouer à deux mètres et à faire des champs-contrechamps tout le temps. Je me demande si les gens vont se dire après coup « vous avez réussi à tourner avec une équipe réduite en temps de crise, pourquoi on justifierait les autres postes maintenant ? » Ça m'inquiète. Est-ce que certains postes ou certaines habitudes vont disparaître ?

À l'inverse, ce contexte m'a permis de lancer NICE TRY et de découvrir le travail d'artistes. Récemment, j'ai aussi réussi à tourner un clip pour mon frère en mode confinement ! On sait aussi que le Gala Québec Cinéma est annulé dans sa forme traditionnelle et je trouve ça dommage. Pour la première fois, j'étais en nomination pour mon court métrage *SDR*, mais je suis surtout déçue parce que j'aurais voulu vivre ça avec tout le monde. ▀